

# Le Journal illustré



4<sup>e</sup> ANNÉE. — N<sup>o</sup> 190. — DU 29 SEPT. AU 6 OCT. 1867.

**Sommaire** : M. Cameron, par H. DE HEM. — Chronique, par CHARLES MONSIEUR. — Royat, par JACQUES BOUSS. — Théâtre, par FRANCISQUE SANCY. — Une Visite aux internes de la Charité, par EUGÈNE BELLIER DE LA CHAUVIGNERIE. — L'Île des Cygnes, IV, par ETIENNE ENACLY. — La Foire d'Alcalá, par OLIVIER DE JALIV. — Causerie judiciaire, par JULES MOINAUX. — Correspondance. — Exposition universelle : Saxe. Manufacture royale, par B. — Enigma, par M. JESSEN-ROUX alsé. — Rébus.

Compositions et dessins de MM. L. BRETON, H. DE HEM, G. DORÉ, G. JANET, RANDON, etc.



CALENDRIER DE LA SEMAINE.

D 29 S. Michel.  
 1 30 S. Jérôme.  
 M 1 S. Remi, évêq. de R.  
 M 2 SS. Anges gardiens.  
 J 3 S. Denis l'Aréop.  
 V 4 S. François d'Assise.  
 S 5 S<sup>te</sup> Aure, vierge.  
 D 6 S. Bruno.

BUREAUX, RUE RICHELIEU, 112.

LE JOURNAL ILLUSTRÉ PARAIT CHAQUE SEMAINE.

ABONNEMENT Un an. Six mois. 10 centimes  
 Paris . . . 5 fr. 50 3 fr. 50 le  
 Départem<sup>t</sup>. 6 fr. 50 3 fr. 50 10 numéro.

## M. CAMERON,

CONSUL D'ANGLETERRE,

PRISONNIER DE THÉODOROS, EMPEREUR D'ABYSSINIE.

M. Cameron, pour lequel l'Angleterre va faire une expédition en Abyssinie, est consul de Sa Majesté Britannique près de Théodoros. Depuis de longues années ce féroce souverain le retient dans les fers, ayant eu l'idée bouffonne de vouloir épouser la reine Victoria.

Cette captivité donne un intérêt particulier au portrait que nous offrons à nos lecteurs; — il a été fait d'après nature lors du passage en Egypte de M. Cameron, et nous avons interrogé nos souvenirs pour l'accompagner de quelques notes sur cet agent diplomatique, qui va devenir si célèbre malgré lui.

M. Cameron est d'origine écossaise; c'est un grand et bel homme, carré des épaules, au visage un peu kalmouk, du moins c'est l'aspect que lui donnent ses yeux bridés et sa barbe claire au-dessus de la lèvre supérieure et très-fournie au-dessous. Il a longtemps servi aux Indes, et il faut être rompu à ces climats orientaux pour endurer pendant plusieurs années tout ce qu'il a souffert, enchaîné, nu, couvert de vermine, traîné partout à la suite d'un souverain nomade, qui, lorsqu'il est ivre d'araq, fait chaque soir les apprêts d'une exécution de ses prisonniers européens, qui sont peut-être morts à l'heure qu'il est, si ce barbare a connaissance de l'expédition projetée.

M. Cameron est un original: il était arrivé un jour à Alexandrie, ayant parfaitement oublié son domestique et ses bagages à Trieste. Celui-ci le rejoignit quinze jours après, et c'est alors que je fis connaissance de ce serviteur à deux fins. Un soir, après le dîner, nous fumions dans la chambre de M. Cameron, au Caire, lorsque sur un signe de son maître nous vîmes le domestique ôter sa redingote de livrée, son pantalon, ses bottes, sa chemise, et nous apparaitre sous le costume d'un clown anglais, avec la huppe rouge, la collerette et le maillot parsemé de paillettes de cuivre. Il fit sur le tapis quantité de contorsions comiques; puis, ces exercices terminés, reprit son service avec sa livrée. — Il paraît qu'il était toujours costumé ainsi en-dessous.

M. Cameron l'avait pris à son service en le voyant lors d'un congé qu'il avait passé en Angleterre. Mais il nous donna un autre jour une représentation encore plus comique: il acheta quatre oies, fabriqua des sortes d'éclisses entre lesquelles les huit pattes des volatiles pouvaient se mouvoir; puis il leur attacha au bec une grande ficelle en forme de guides, et nous nous rendîmes sur les bords du Nil. Il gonfla alors avec son

souffle une cuvette en caoutchouc, ôta et plia sa livrée, qu'il mit sur la rive, puis ayant attaché sa cuvette aux éclisses de bois, il lança tout son attelage à l'eau, et, s'asseyant bravement dans la cuvette, qui pouvait à grand peine le contenir, il traversa ainsi le fleuve, au grand ébahissement des Arabes qui voyaient ces quatre oies traîner cet homme à queue rouge, au corps pailleté, assis à la turque au ras de l'eau.

C'était, je crois, sur cet étrange serviteur que M. Cameron comptait un peu pour la réussite de sa mission éthiopienne, car il compléta sa maison au Caire par l'acquisition d'un mangeur de serpents pour cuisinier, d'un avaleur de sabres, et de divers industriels aussi bizarres.

Le maître, vigoureux, habile, d'un caractère gai, aura bien supporté sa douloureuse captivité, et peut-être le reverrons-nous. Mais le pauvre clown, maigre et chétif, qu'en a fait le farouche négous?

H. DE HEM.



M. CAMERON

CONSUL D'ANGLETERRE, PRISONNIER DE THÉODOROS, EMPEREUR D'ABYSSINIE.  
 Dessiné en 1861 au Caire par H. de HEM.

## CHRONIQUE.

En bayant aux événements et cherchant matière à chronique, j'ai atteint machinalement, ce matin, sur un des plus hauts rayons de ma bibliothèque, les OEuvres de Vadé. Or, voici le passage amusant que je me suis surpris à relire:

« Mameselle, quand d'abord qu'on n'a plus son cœur à soi, c'est signe qu'une autre personne l'a; et pour afin qu'vous n'trouviez pas ça mauvais, c'est que j'vous dirai qu'vous avez l'mien. J'ai eu la valisance et l'honneur d'vous voir dans un endroit de danse au Gros-Cailion par plusieurs différentes fois, et qui pis est, j'ai dansé avec vous trois m'nuets et puis le passe-pied, en payant, dont j'ne regrette pas la dépense, parce que ça n'est pas suivant c'que vous valez. J'appelle Jérôme Dubois; et en tout cas qu'vous ne remettez pas mon nom, j'suis ce grand garçon qui a ses ch'veux en cadenette, et puis une canne, les dimanches, et qui a aussi un habit jaune, couleur de ma culotte neuve, et des bas à l'avenant... »

Ainsi commencent les *Lettres de la Grenouillère* entre M. Jérôme Dubois, pêcheur du Gros-Cailion, et mademoiselle Nanette Dubut, blanchisseuse de linge fin, un des ouvrages les plus amusants de Vadé.

Mademoiselle Nanette n'est pas en reste de beau style avec M. Jérôme, et voici la *magnière* dont elle lui répond : « Monsieur, j'n'avons pas le cœur aussi dur que du machefer; j'ne d'mandons pas la mort d'un vivant comme vous, ben du contraire. Si j'ne vous ons pas écrit une réponse à l'autre lettre d'avant-avant-hier, c'est qu'mon frère Jean-Louis, qui s'est brûlé une de ses mains droite, a pris toute l'encre pour mettre dessus sa brûlure. » A la bonne heure, au moins! voilà des amours qui s'annoncent de la bonne sorte. Jérôme Dubois obtient la permission de faire visite à mademoiselle Nanette Dubut. « En revenant nous revoir demain, lui écrit-elle, n'manquez pas d'amener avec vous ste chanson qu'vous avez chantée d'votre voix; ma mère m'a dit qu'alle était gentille à manger. Guia itou un jeune garçon qui y sera, Cadet Hustache, qui en sait par cœur tout fin plein; tâchez qu'votre cousin, en revenant de Sèves, tombe cheux nous; ça fra qu'plus on est de fous et plus on rit. Ma marraine Marie Barie et puis sa fille elles vienront exprès. Je leur ai fait envoyer dire par hasard qu'elles n'auront qu'à venir, à moins qu'elles n'ayont pas le temps, comme de raison queuquefois. »

Mais à cette soirée, le pêcheur du Gros-Cailloù devient jaloux, et il s'en ouvre le lendemain à la blanchisseuse de lin : « Pour au sujet de Cadet Hustache, qui a chanté l'plus fort, pendant deux heures, de la compagnie, c'est un signoleux, qui fait trop le fendant, à cause qu'il a du bec; y veut fringuer par d'ssus nous. Y m'a fait tout devant vous une dérision sur la chanson que j'avons chantée en votre honneur. Qu'il n'y ravienne pas davantage, car j'le r'muerais d'un fier goût, et sans l'honnêteté que j'vous dois j'y aurions fait voir qu'j'avons des bras qui valent ben sa langue. »

Ces passe-temps, dont le ton est celui de la vérité même, obtinrent, lors de leur apparition, un succès incroyable. Vadé donna son nom à un genre. Personne n'a mieux que lui saisi l'accent du bas peuple; et je ne sache pas de toile de Van Ostade qui vaille le petit poème de la *Pipe cassée*, qui a eu un nombre considérable d'éditions, et des plus belles. Ainsi donc, ce que l'on a appelé le *réalisme* dans ces dernières années, — cette tempête dans un baquet, — est loin d'être une chose nouvelle. C'est tout au plus l'écho affaibli des essais de cette école populaire du dix-huitième siècle, très-heureusement représentée, en outre de Vadé, par Caylus, Grosley, Maurepas, Moncrif, d'autres encore.

Comme tout le monde le sait, Vadé ne se contentait pas d'observer les mœurs du fond de son cabinet; il se mêlait aux commères des halles et faisait sa partie dans des colloques dont ses *Bouquets poissards* ont tâché de nous rendre toute l'énergie et tout le pittoresque. Les assonances étaient alors la base du langage des marchandes en plein air, qui égrenaient, pendant des heures entières, des chapelets de tropes dans le goût suivant : « D'mandez-moi quoi qu'il me d'mande, avec son visage sans viande? — Ah! la belle veste au fond bleu! C'est tout comme un r'posoir, et saint Gille au milieu! — Sa bouche commence à s'fendre; ce s'rait ben dommage de l'pendre! — Il est ben dégourdi pour son âge; trois poulets d'Inde et lui l'raient un frinant attelage! — Quoi donc! qu'est-ce qui le fait rire? Parle donc, petit Jésus de cire! — Tu vois ben c'monsieur? c'est un chien, qui m'tromperait s'il n'valait rien! — Eh mais! il est en deuil; il a les grâces d'un cercueil. — Thé-rèse, finis, tu fais bisquer les gens; faut qu'il aille porter ses billets d'enterrement! — Il a l'mors aux dents, y va regimber! Courez donc pas si fort, vos mollets vont tomber! — C'est pas par là; comme il s'en va! C'est pourtant l'hon Dieu qu'a fait ça! »

Nous n'avons pas, dans notre dix-neuvième siècle, l'équivalent de cette littérature exclusivement populaire. Vadé est bien mort tout entier.

En revanche, nous ne manquons pas et nous ne manquerons jamais de dramaturges tels que M. d'Ennery, toujours prêts à flatter les mauvaises passions des classes artisanes, comme dans ce *Juif errant*, qu'on ne se lasse pas de jouer à l'Ambigu. — Ah! ce *Juif errant*! m'a-t-il assez poursuivi dans ma carrière de spectateur et de critique! J'ai voulu pourtant remonter jusqu'à la formation de la légende, et voici ce que j'ai trouvé :

« La foule est énorme sur le chemin du Calvaire, à Jérusalem. Des cris remplissent la rue. Tout le monde veut voir passer le divin Jésus de Nazareth, ployant sous sa lourde croix, le front ensanglanté par les épines de sa couronne, la robe déchirée, les pieds meurtris. »

« Ahasvérus, fils de Nathan, de la tribu de Lévi, se tient sur le seuil de sa maison. En vain ses petits frères, effrayés du vent qui souffle et de la foule qui gronde, le sollicitent de rentrer. Il demeure, curieux et sombre. »

« Vient à passer le Christ, éclairé déjà d'une divine auréole. »

« — Est-ce toi, Ahasvérus? dit-il en s'arrêtant. »

« — Je ne te connais pas, répond Ahasvérus. »

« — J'ai soif, donne-moi un peu d'eau de ta source. »

« — Mon puits est vide. »

« — Prends ta coupe, tu la trouveras pleine. »

« — Elle est brisée. »

« — Aide-moi, je te prie, à porter ma croix par ce dur sentier, continue le Christ. »

« — Je ne suis pas ton porte-croix; appelle un griffon du désert, répond brutalement Ahasvérus. »

« — Laisse-moi m'asseoir sur ton banc, à la porte de ta maison. »

« — Mon banc est rempli, il n'y a de place pour personne. »

« — Et sur ton seuil? »

« — Il est vide, et la porte est fermée au verrou. »

« — Touche-la de ton doigt, et tu entreras pour prendre un escabeau. »

« — Va-t'en par ton chemin! »

« — Si tu voulais, ton banc deviendrait un escabeau d'or à la porte de la maison de mon père. »

« — Devin, sors de mon ombre! Ton chemin est devant toi. Marche! marche! »

« A ces mots, le Christ se redresse et s'écrie : »

« — Pourquoi l'as-tu dit, Ahasvérus? C'est toi qui marcheras jusqu'au jugement dernier, pendant plus de mille ans. Va prendre tes sandales et tes habits de voyage; partout où tu passeras, on l'appellera : le JUIF ERANT. C'est toi qui ne trouveras ni siège pour t'asseoir, ni source de montagne pour te désaltérer. L'hysope germera dans ton bâton de voyage; l'absinthe croitra dans ton outre; le désespoir te serrera les reins dans ta ceinture de cuir. Pour te voir passer, les aigles se mettront sur le bord de leur aire. Les petits oiseaux se cacheront à moitié sous la crête des rochers. L'étoile se penchera sur sa nue pour entendre tes pleurs tomber goutte à goutte dans l'abîme. Tu briseras ton escalier sous tes pieds, et tu ne pourras plus redescendre. La porte de la ville te dira : Plus loin, mon banc est usé! Et le fleuve au bord duquel tu voudras t'arrêter te dira : Plus loin, plus loin, jusqu'à la mer; mon rivage est plein de ronces! Et la mer aussi : Plus loin, plus loin! Les griffons s'assieront, les sphinx dormiront; toi, tu ne t'assieras ni ne soumeilleras. Et quand tu me reverras, mes yeux flamboyeront, mon doigt se lèvera sous ma robe pour t'appeler dans la vallée de Josaphat! »

Tel est, d'après M. Edgar Quinet, dans son « mystère » d'*Ahasvérus*, le point de départ de la terrible légende. Cet étrange et très-éloquent poème en prose, publié en 1834, me paraît être un peu oublié aujourd'hui; le style y a cette qualité de plus en plus rare : la grandeur.

Après la malédiction du Christ, Ahasvérus rentre dans le logis paternel. La scène est simple, et pourtant elle fait frissonner.

« Ahasvérus. — Salut, mon père; salut, mes frères. »

« ÉLIE. — Mon frère, dites-moi qui vous a attaché à la tête cette couronne de ténèbres? »

« NATHAN. — La nappe est mise; venez vous asseoir à mon côté, Ahasvérus, et vos frères suivant leur rang d'ainesse. »

« JORL. — Voyez, la lampe ne veut pas briller, ni l'huile s'allumer. »

« ÉLIE. — Et les rayons de la lune ne veulent pas entrer dans ta maison. »

« NATHAN. — Qu'importe! Bois dans ma coupe, Ahasvérus. »

« Ahasvérus en lui-même. — Dans sa coupe, son vin est devenu du sang nouvellement versé. (Haut.) Merci, mon père, je n'ai pas soif; j'ai bu en arrivant à la fontaine du Calvaire. »

« NATHAN. — J'ai cueilli ces figues sur la branche; prends-les, pour apaiser ta faim, dans ce plat d'argile peinte. »

« Ahasvérus. — Merci, je n'ai pas faim; j'ai mangé déjà mon pain dans le jardin des Oliviers. »

« NATHAN. — Que veux-tu donc, Ahasvérus? J'ai deux arpents de terre qui touchent au Golgotha; j'ai, près du sommet, un pan de muraille où les cigognes vont nicher; j'ai un dattier toujours en fleurs près du champ du potier. Arpents de terre, pan de muraille, dattier qui fleurit, je te les donnerai ce soir, si tu secoues de ta tête cette noire couronne de soucis. »

« Ahasvérus. — Merci, mon père; laissez-moi seulement faire un court voyage, je reviendrai plus joyeux. »

« NATHAN. — Où voudrais-tu aller? »

« Ahasvérus. — Chez ma sœur, au Liban. »

« NATHAN. — Demain elle viendra, sur son chameau, pour la Pâque. »

« Ahasvérus. — Ou chez mon frère, au Carmel. »

« NATHAN. — Veux-tu partir déjà? »

« Ahasvérus. — Ce soir. »

« NATHAN. — La nuit est trop noire, attends jusqu'à demain. »

« Ahasvérus. — Je ne peux. »

« NATHAN. — Qui te presse? As-tu reçu un message? »

« Ahasvérus. — Oui, mon père; il est là, sur le seuil. »

« VOIX DE SAINT MICHEL. — Sors, Ahasvérus; le char de David a paru. »

C'est le vrai style de l'épopée.

Une fois en route, l'Ahasvérus de M. Edgar Quinet visite Rome, voit passer les hordes barbares des Goths, des Huns et des Hérules; arrive à Strasbourg, où le roi Dagobert le salue de son balcon, penché sur le Rhin. C'est un défilé bizarre de villes, de peuples et de siècles.

Les cathédrales causent entre elles; les fées peignent leurs cheveux au bord des étangs; les lions racontent leurs mélancolies aux étoiles...

(Mon Dieu, que je suis loin du drame de l'Ambigu!)

... Le cor enchanté réveille les échos de la forêt de Brocéliande. Les morts et les contemporains se reconnaissent et échangent des dialogues surprenants. Les femmes, aimées de toutes les époques, exhalent des strophes et des regrets : Sapho, la reine Berthe la Blonde, Béatrice, Gabrielle de Vergy, mademoiselle Aissé, Desdémone, Julie de Wolmar, Clarisse Harlowe, Atala et la comtesse Guiccioli. — Ahasvérus marche à travers toutes ces voix, et ne trébuche que sur les tombes de la vallée de Josaphat.

Un livre puissant et original, croyez-moi, et bien fait pour dispenser d'aller voir le drame monstrueux de l'Ambigu et de M. d'Ennery!

CHARLES MONSELET.

## ROYAT.

(Frontispice du Journal.)

« J'ai visité auprès de Clermont, dit un voyageur, la délicieuse vallée de Royat, ses grottes, ses fontaines, ses rochers, ses ruisseaux; j'ai remonté jusqu'à Fontanat, où l'on voit encore les vestiges de l'aqueduc romain qui portait de l'eau à *Augusto Nemetur*. Toutes choses se faisaient alors plus grandement que de nos jours; l'aqueduc moderne ne commence qu'à Royat, qui est beaucoup plus bas. Près de ce village, j'ai ramassé du blé en charbon, dont les grains sont si entiers qu'on y distingue l'espèce du blé. On trouve ce blé dans la terre en différents endroits. On appelle ces espèces de dépôts les greniers de César. Le grenier où je puisai était dans une vigne, où un paysan, qui en était propriétaire, donna quelques coups de bêche et en mit au jour beaucoup plus que je ne pouvais en prendre. »

Royat est un simple chef-lieu de commune du canton et de l'arrondissement de Clermont, département du Puy-de-Dôme. Sa population est d'environ douze cents habitants. Quoiqu'il s'y fasse un certain commerce de vins, de céréales et de châtaignes, et que l'on y fabrique du chocolat et des couvertures de laine, on ne connaît guère cette petite ville sans la vertu curative de ses eaux.

La liste des maladies traitées avec succès à Royat comprend, dit-on, toutes les affections morbides invétérées qui sont entretenues par un état d'affaiblissement général, par l'anémie, par une prédisposition marquée du tempérament lymphatique ou lymphatico-nerveux; toutes les affections chroniques qui sont liées au vice rachitique, scrofuleux ou tuberculeux, au vice rhumatismal ou gatteux.

L'existence de Royat et de ses bains remonte au temps des Romains, qui y firent des travaux considérables. Les ouragans et les inondations y ont laissé maintes fois des traces de leur passage.

L'établissement thermal actuel ne date guère que d'une quinzaine d'années. Sa façade se développe sur quatre-vingt-huit mètres de longueur et se divise en deux parties, l'une pour les hommes, l'autre pour les dames. On y trouve de nombreux cabinets de bains et des salles de lecture, sans compter quatre piscines à eau courante. — Notre gravure donne d'ailleurs une vue fort exacte de cet établissement et de sa situation pittoresque. — Le médecin inspecteur des eaux, M. le docteur Basset, veille avec un soin tout particulier au traitement des diverses maladies.

Le seul monument remarquable de Royat est sa vieille église (médaillon de gauche de notre gravure), réédifiée au onzième siècle et presque transformée plus tard en château fort, sans pour cela avoir perdu sa destination première. De la terrasse qui la domine on jouit de la plus magnifique vue qui se puisse imaginer.

Nous donnons dans notre médaillon de droite une vue du plus beau quartier de Royat : le quartier des hôtels. — Nous citerons encore une belle croix gothique en lave, élevée en face de l'église, et sur laquelle sont sculptés les douze apôtres.

Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu découvrir d'armes à Royat.

JACQUES BONUS.

## THÉÂTRE.

La Patti rentre; la Patti est rentrée; et la foule se précipite; *Turba ruit* ou *ruunt*, comme nous disions au collège. C'est aujourd'hui sur cette jeune tête que repose le Théâtre-Italien tout entier. Elle est bien jolie et agréable à voir. Mais peut-être en fait-on abus derrière les vitrines des marchands. S'appeler la Patti et faire concurrence à mademoiselle Azella de l'Hippodrome! M. Strakosh se croit toujours en Amérique. Cette annonce, qui consiste dans un portrait incessamment répété, peut être fort bonne chez les Anglo-

Saxons. Ici, elle nous paraît manquer de piquant et d'esprit.

Parlez-moi des affiches de M. Rossignol; l'illustré impresario de l'arène athlétique. En voilà qui sentent leur Gascogne d'une lieue. Ces pancartes rotulantes, dit M. Paul de Saint-Victor, qui goûtent ce style en artiste, vous donnent des coups de soleil quand on passe; les métaphores flambent, les prosopopées ronflent, les noms et les prénoms des athlètes éclatent, comme les fusées du feu d'artifice, dans un pétilllement d'épithètes. Barnum paraîtrait terne, Fontanarose semblerait froid auprès de cette rhétorique incendiaire. Imaginez Pindare transformé en homme-orchestre, et criant ses Néméennes avec une paire de cymbales sous chaque bras, une grosse caisse entre les jambes et un chapeau chinois sur la tête.

M. Rossignol est du Midi; c'est dans le Midi qu'il a d'abord exercé son industrie. Il a donc tout naturellement le langage imagé et pittoresque qui plaît à ces imaginations chauffées d'un soleil ardent. Il y porte cette verve animée, spirituelle, où l'on reconnaît le gamin de Paris, et ce mélange est le plus singulier et le plus amusant du monde.

Écoutez-le; il s'agit d'annoncer la défaite et la revanche de Faouet, le fauve des jungles, vaincu l'avant-veille par Bonnet le Bœuf, dit le géant des Alpes.

C'est un instant solennel que l'entrée de ces deux hommes dans l'arène! Leur émotion qui ne se trahit que par une extrême pâleur, la figure sérieuse de Bonnet le Bœuf, le regard en dessous que Faouet jette à son adversaire, le silence effrayant de la salle... tout cela indique la solennelle gravité de cette lutte, et donne froid jusque dans la moelle des os... Les premières minutes sont terribles; les attaques du géant se succèdent formidables et précipitées... le fauve s'en défend à grand-peine... on s'attend toujours à entendre craquer les os de Faouet, dont la charpente paraît frêle, à côté de son énorme adversaire... Ils ne se laissent pas un moment de repos; les attaques succèdent aux attaques, qui sont presque aussitôt paralysées que conçues... la force prodigieuse, la beauté sculpturale du géant des Alpes se déploient dans toute leur majesté, et, à première vue, il semble impossible que la force féline et l'habileté de Faouet puissent tenir en face de lui plus d'une minute... La lutte se prolonge cependant durant près d'un quart d'heure... Faouet fait des efforts désespérés... il s'attache, comme une panthère, aux robustes flancs de son gigantesque adversaire, et voulant le ceinturer dans une étreinte suprême, il est lui-même surpris, enlevé, terrassé par un foudroyant coup de hanche, et va lourdement tomber sur le tapis.

Ici l'annonceur sublime, déposant la trompette épique, s'arme du fouet de la satire pour relever Faouet abattu. Il déchire audacieusement le rideau de sa vie privée, et l'on entrevoit au loin, dans un bosquet de myrtes, Hercule flant aux pieds des petites dames, Samson tondu par des cocottes à chignon.

Faouet est vaincu; mais n'est-ce pas un peu sa faute? Ses succès récents lui donnent trop de confiance, il se néglige, et s'il n'y prend garde, sa perte est certaine... Et puis les enivrements de la gloire ne lui suffisent plus, il veut goûter de toutes les ivresses... Le sobre et rigide athlète des luttes du Casino, qui se préparait au combat par la méditation, le repos et une conduite d'anachorète, a disparu!... Alors il était vainqueur!... Aujourd'hui, il arrive à l'arène fatigué, épuisé par de faciles plaisirs et des nuits sans sommeil... et il est vaincu!... Et cependant ses admirateurs protestent!... Ils prétendent que Faouet n'est pas vaincu!... Masaniello se trompe donc quand il dit :

Le peuple dans son inconstance  
Blâme, approuve sans examen;  
Celui que la veille il encense  
Est immolé le lendemain.

Le public de l'arène athlétique a prouvé qu'il n'en était pas toujours ainsi... Il a voulu quand même que son idole restât debout sur son piédestal. — Son idole, c'est Faouet!... Faouet, le fauve des jungles! Faouet, l'invaincu!!! — Que cette sympathie du public, sympathie qui va presque jusqu'à l'injustice, touche Faouet!... Pour la mériter, redoublez d'efforts, reprenez votre courage, cette volonté de fer dont vous avez donné tant de preuves autrefois, et ne vous laissez pas endormir, comme Annibal, dans les délices de la Capoue moderne.

N'est-ce pas que c'est là un morceau bien amusant de haute fantaisie? J'aurais bien voulu assister à cette lutte annoncée d'un sérieux et comique, et voir la revanche acharnée de Faouet, le fauve des jungles. Mais j'étais empêché ce soir-là. Je trouve le récit de la bataille dans un feuilleton de Paul de Saint-Victor :

L'instant solennel était arrivé : Faouet et Bonnet le Bœuf entraient dans l'arène. Le géant des Alpes a de la neige sur la tête, comme le mont Blanc, son confrère. Mais il est encore carré sur sa base, et ses bras de caritative supporteraient un entablement. Faouet, lui, ne paye pas de mine : c'est un grand garçon taillé à la

hache, bas de front et large d'épaules. Il a l'œil torve et l'air farouche d'un gladiateur entrant dans l'arène, pour y tuer ou pour y mourir.

La poignée de main réglementaire qu'il donne à Bonnet n'a rien d'amical. Il le regarde en dessous, comme a dit l'affiche, avec le mouvement oblique d'un taureau qui va charger sur le maiador. Le combat fut long, sérieux, opiniâtre : chaque coup portait, chaque étreinte soulevait son homme. On sentait deux forces égales; fer contre acier, bronze contre airain. Faouet entraîna son ennemi à terre : *procurbit humi bos!* le géant des Alpes se roidissait pour ne pas le toucher de ses deux épaules, et d'un soubresaut de reins titanique il repoussait parfois le rocher humain qui pesait sur lui. Mais Faouet retombait plus lourd et plus impétueux sur sa proie. À la fin, un coup sourd frappa le parquet, les épaules avaient touché; le géant des Alpes était tombé par le fauve des jungles.

Ces luttes commencent à être très-suivies à Paris. Elles ont, dès ce moment, un public d'habitues et d'amateurs aussi raffinés, aussi ardents que les aficionados des combats de taureaux. Il y a des moments où le spectacle est dans la salle autant que dans l'arène. Les partisans des lutteurs rivaux crient, s'interpellent, excitent leurs champions, contestent des coups... On se croirait au milieu d'un cirque espagnol.

Le Gymnase a donné une comédie nouvelle en trois actes, de M. Amédée Achard, qui a pour titre : *Albertine de Maris*. Succès aimable. M. Amédée Achard est ce qu'on appelle un talent distingué. Les honneurs de la soirée ont été pour mademoiselle Pierson, qui est charmante dans un rôle qu'on dirait écrit pour mademoiselle Augustine Brohan.

FRANÇOIS SARCEY.

## UNE VISITE AUX INTERNES DE LA CHARITÉ.

(Voir la gravure page 308.)

Assez de journaux ont parlé avant nous des réunions qui se tiennent dans la salle de garde de l'hôpital de la Charité pour que nous soyons dispensés de recourir à un long exorde. Il semblera sans doute singulier, au premier abord, qu'on aille frapper à la porte d'un hôpital pour y chercher autre chose que des cris de souffrance, pour en rapporter une autre impression que celle de la tristesse, pour y entendre un autre langage que le langage sévère de la science. Une explication devient donc ici nécessaire.

Des jeunes hommes ont pensé qu'on peut concilier les études de l'internat avec des occupations moins sérieuses. L'esprit a d'autant plus besoin de récréation qu'on l'applique à des sujets plus graves.

Est-ce à dire qu'il y a eu préméditation dans l'organisation des soirées de la Charité? Nous ne le pensons pas. Les choses ont trop bien tourné pour que l'imprévu ne s'en soit pas mêlé. Un ami en a amené un autre; l'esquisse au fusain jetée négligemment sur un mur blanc — l'occasion était tentante — par un artiste absorbé dans le *far niente* a provoqué la toile plus sérieuse; la chansonnette comique et intime a attiré les chanteurs en renom.

Bref, d'un coup ont surgi ces réunions pleines de verve et de sincère camaraderie; puis, à point nommé, se sont présentés architecte et exécutants pour décorer le local des séances.

À l'extrémité de la salle, on lit l'inscription suivante :

Cette salle de garde a été décorée par MM.

ACHARD, STÉPHANE BARON, GUSTAVE DORÉ, DROZ,  
HIPPOLYTE FAUVEL, FEYEN, FLAHAUT, FOULONGE, FRANÇAIS,  
GASSIES, ED. GUET, J. L. HAMON,  
HARPIGNIES, NAZON, VERNIER, AXENFELD, peintres; 1859;  
GILLON, architecte.

pendant l'internat de MM.

BALL, G. BEAUMEY, A. DESCHOUILLÈS, A. DESPRÈS,  
CH. FAUVEL, GUERLAIN, JOUON, PIERRESON,  
J. SIMON.

Les peintures les plus remarquables sont :

*La Saint-Hippocrate*, de M. Gustave Doré. On devait bien cela au père de la médecine. Cherchez bien, le ban et l'arrière-ban des bienfaiteurs de l'humanité sont là. Tous ont été convoqués, personne n'a manqué à l'appel, chacun a apporté son produit. Tenez, voici le *trépan*, la *scie à chaîne*, le *lithotome*, l'*amygdalotome*, le *chloroforme*... jusqu'au *remède de bonne femme!!!* O saint Esculape, priez pour nous!

M. Edmond Guinet a choisi pour texte une *leçon de clinique par le docteur Bouillaud*, et le savant professeur est entouré de tous les internes de la Charité. On ne saurait choisir un sujet avec plus d'à-propos. Dans la toile du *Charlatanisme chassé du temple de la Science*, M. Feyen a retracé une scène historique contemporaine; il est impossible de n'en pas reconnaître les principaux acteurs, malgré les costumes antiques dont l'artiste s'est

plu à revêtir ses personnages. M. Stéphane Baron nous représente les Amours venant chercher leur guérison à l'hôpital. Dans le fait, ce n'est pas sans besoin; ceux qu'il nous montre sont si écloppés, si abattus, si découragés, tellement vieillis avant l'âge, qu'on se laisserait presque aller à les plaindre; ne vous y fiez pas, cependant; tout à l'heure ils vont sortir de l'hôpital plus gaillards, plus agaçants, plus dangereux et plus cruels que jamais. Le petit drame en deux tableaux de *l'Amour blessé* et de *l'Amour guéri* a obtenu au boulevard, chez Desforges, un succès mérité, et nous savons que M. J. S...; notre compatriote, en possède déjà une excellente copie. M. Vernier a peint un *Feu d'artifice* et une *Scène d'acrobate*. M. Droz nous fait voir une pudique jeune fille, non moins embarrassée entre ses deux docteurs armés de remèdes menaçants (*proh pudor!*) que la chaste Susanne entre ses deux vieillards. M. Foulongue a fourni une peinture décorative : *le Départ de l'Automne*. M. J. L. Hamon s'est chargé de peindre en connaisseur la *Charité* : une femme et trois enfants dont chacun représente une des vertus théologales. La salle de garde de la Charité renferme en outre une précieuse collection de portraits que nous recommandons aux amateurs. MM. Feyen, Ed. Guet et Axenfeld ont reproduit les traits des administrateurs de l'hôpital; des chefs de service et de leurs internes. M. Saint-Baron s'est chargé des portraits des artistes décorateurs, auxquels il a joint ceux des musiciens qui ont le plus vivement contribué par leur talent aux charmes des réunions périodiques, MM. Gout, violoniste, et Renard, ténor de l'Opéra. Le paysage occupe sa bonne part. M. Français a retracé une *Excursion botanique au Bas-Meudon*, et M. H. Fauvel, frère de l'interne, un effet de neige qu'il intitule *le Médecin de village*. Les autres toiles, de MM. Achard, Flahaut, Gassies, Harpignies et Nazon, ne présentent aucune allégorie particulière.

Nous ne clorons pas cette description sans rendre justice au bon goût de l'architecte, M. Gillon, à qui MM. Saint-Baron et Feyen ont prêté leur concours comme décorateurs. Quelle mine d'ailleurs il reste encore à explorer dans les souvenirs de la Charité! — N'est-ce pas dans cet hôpital qu'est mort, en 1778 (22 décembre), le peintre Lantara? n'est-ce pas là qu'a rendu le dernier soupir, soixante ans plus tard, l'auteur du *Myosotis*, Hégésippe Moreau? Enfin, l'inventeur d'un vinaigre auquel, plus heureux que Christophe Colomb, il a pu attacher son nom, Bully, n'est-il pas mort à la Charité? — Il n'y a donc qu'à chercher et à choisir.

ÉMILE BELLIER DE LA CHAVIGNERIE.

## L'ILE DES CYGNES.

(Suite.)

V.

Le lendemain, dans la matinée, Hermann reçut le billet suivant :

« Mon ami,

« Venez me voir, je suis un peu malade; le docteur m'a saignée, il m'ordonne de garder la chambre pendant quelques jours. Maudit docteur, qui m'empêchera de me rendre ce soir à l'île!

« Je compte bien que vous avez oublié mon petit emportement d'hier. Quant à moi, je ne vous garde pas la plus légère rancune de l'intérêt, peut-être un peu trop, que vous avez manifesté à l'égard de mademoiselle Wilhelmine Aurich. Soyons indulgents l'un pour l'autre : l'indulgence est la grâce du cœur.

« Je vous attends. Accourez.

« AURÉLIA. »

Les termes de ce billet touchèrent Hermann; son âme était trop naïve, trop franche pour en deviner l'astuce. Peut-être même, si quelqu'un fût venu lui dire : « Aurélie n'a écrit cela que parce qu'elle redoute une rupture, et veut empêcher que votre fortune ne lui échappe, » eût-il crié à l'imposture; car, outre que l'homme a peine à s'imaginer qu'il ne soit point recherché pour ses mérites personnels, Hermann, dans sa candeur et son inexpérience, eût difficilement admis la réalité d'une telle dépravation morale. Il se repentait de n'avoir pas su maîtriser la veille la violence de ses impressions, il courut chez sa cousine, qu'il trouva étendue dans un boudoir rose sur une ottomane en bois des îles. Elle le reçut le sourire sur les lèvres, et lui ferma doucement la bouche lorsqu'il essaya de balbutier encore une excuse.

« Je vous ai pardonné, lui dit-elle. Ne parlons pas du passé. A quoi bon? Ce serait mal employer le présent. Et, tenez, la preuve que je ne vous en veux plus, c'est que je vais vous donner des nouvelles de votre chère élégie. Savarus l'a vue ce matin, elle a passé une bonne nuit, son tuteur se montre très-doux avec elle, et je ne serais pas étonnée que vous la rencontrassiez aujourd'hui à l'île, s'il vous prenait l'idée de diriger votre promenade de ce côté.



LA SALLE DES INTERNES A L'HOPITAL DE LA CHARITE, ornée de peintures par divers maîtres. Dessin de GUSTAVE DORÉ. — (Voir page 307.)



FOIRE ANNUELLE DE LA VILLE D'ALCALA (ESPAGNE). Dessin de GUSTAVE JANET. — (Voir page 310.)

— Je n'irai pas à l'île, répondit gravement Hermann.  
— Eh! pourquoi, mon ami? reprit-elle avec une coquetterie toute féline. Craignez-vous de me contrarier? Je vous salue gré de ce scrupule, mais je ne veux point gêner à ce point votre cœur. Mon langage vous étonne? Mon Dieu! il est cependant bien simple: j'ai beaucoup réfléchi depuis hier, et j'ai compris que j'étais insensée d'être jalouse d'une pauvre enfant à laquelle vous daigniez vous intéresser. Si j'ai montré d'abord quelque emportement, c'est, je l'avoue, que le saisissement à bouleversé ma raison. Vous aviez eu le tort de me cacher vos rencontres avec Wilhelmine Aurich. Mais me voici bien calme, complètement maîtresse de moi-même, et c'est en toute sincérité que je viens vous dire: Accordez à la charmante infortunée toute la part de tendresse dont vous la jugerez digne, je ne m'en formaliserai plus. Hélas! ce sera pour si peu de temps!

Hermann tressaillit, mais d'une manière contenue et imperceptible.

« J'apprécie la délicatesse de vos intentions, répondit-il; elle augmente mon affection pour vous, ma cousine; elle me fait désirer plus vivement de vous être uni.

— Voilà ce qui s'appelle répondre à merveille! répartit Aurélie, qui ne put dissimuler son contentement en acquiesçant à la certitude que rien n'était changé dans les projets d'Hermann. Voilà aussi ce qui montre qu'on gagne toujours à faire preuve de douceur et de conciliation. Maintenant, reprit-elle en lui tendant la main, occupons-nous de notre avenir, et dites-moi quand nous nous marierons.

Cette brusque interpellation, quoique faite d'un ton peu sérieux, émut désagréablement Hermann, sans qu'il sût trop pourquoi. Il ne laissa cependant rien paraître de cette fâcheuse impression, et répondit du meilleur air qu'il put donner à son visage:

« Mais dans un mois, je pense, ma cousine; le temps de prendre toutes les dispositions, de faire tous les préparatifs.

— Dans un mois, soit, cher cousin. Dans moins d'un mois même, reprit-elle en souriant, si vous avez terminé les affaires un peu plus tôt que vous ne l'espérez. Quand un projet est résolu, j'aime qu'il se réalise promptement. Je partage l'opinion du sage qui a dit: « Concevoir avec lenteur, mais exécuter vite. » Est-ce aussi votre avis, Hermann?

— Je vais faire mon possible pour vous le prouver, Aurélie, » répondit Hermann en accompagnant ces mots d'un léger froncement de sourcils.

Il trouvait, en effet, que sa cousine manquait de convenance et de dignité.

Lorsqu'il prit congé d'elle, elle lui demanda s'il reviendrait le soir.

« Vous le savez, je suis prisonnière par ordre du docteur; j'ai besoin de consolations.

— Je vous apporterai les miennes, cousine, le plus tôt possible.

— J'y compte, mon ami.

Comme il franchissait le seuil du boudoir, elle l'arrêta en lui disant:

« Si, par hasard, vous vous décidiez à pousser jusqu'à l'île, je vous en prie, ne vous y oubliez pas trop: je serais inquiète. »

Il sourit d'un air contraint, reprocha doucement à la jeune femme de revenir sur un sujet qui lui était pénible, et referma la porte du boudoir sans laisser à Aurélie le temps de s'excuser.

Dans l'antichambre, il se rencontra face à face avec un homme fort connu dans les deux duchés, mais particulièrement dans le Mecklembourg-Strélitz. Cet homme se nommait Wilfrid Sturner; il avait la réputation d'être un âpre usurier. Hermann s'étonna de l'entendre demander madame Freysberg avec insistance; il n'osa, cependant, laisser voir sa surprise; il sortit de la villa, tandis qu'on introduisait l'usurier dans le boudoir d'Aurélie.

Wilfrid Sturner n'avait ni la tenue déguenillée ni la mine malpropre que le théâtre et le roman donnent volontiers à ceux qui font la banque à gros intérêts. Son chapeau, son habit, sa culotte, ses bas et ses souliers étaient d'une parfaite convenance. Il avait une barbe blanche bien peignée, les joues rosées, et l'air du plus honnête homme du monde entier. Chose singulière! il se flattait d'être la probité même, de ne jamais prêter qu'au taux honorable de trois ou quatre cents pour cent.

« Salut à madame Freysberg, dit-il en entrant dans le boudoir. Mes affaires m'ont conduit à Müritz, et je m'empresse d'en profiter pour venir vous présenter un petit billet échu ce jour, et montant à la somme de six mille florins. »

Aurélie envisagea le visiteur d'un air mécontent; elle lui dit d'un ton sec:

« Il me semble, maître Sturner, que vous auriez pu vous dispenser de me faire cette visite. Que dira le monde, si l'on vous a vu entrer chez moi? Vous avez une réputation... »

— Intacte! achève l'interlocuteur en redressant fièrement son vénérable chef. Je traite les affaires avec loyauté, veuillez en convenir, vous qui me connaissez bien, madame. De ma part, point de finesse, nulle

rouerie. Quand j'ouvre ma bourse, moi, il n'en sort que des marcs, des florins, des rixdalers. Jamais, au grand jamais, comme quelques-uns de mes confrères en ont la petitesse, au lieu d'argent comptant, je n'ai offert que des tonnes de vieille ferraille, des ballots de marchandises de rebut, des ménageries empaillées, un tas de misères dont l'emprunteur se débarrasse au plus vite en les donnant pour rien. J'ai ma probité, madame, et j'ose croire que ma présence ne déshonore personne.

Cette étrange réplique changea aussitôt l'humeur d'Aurélie: elle eut envie de rire au nez et à la barbe du vertueux usurier. Mais elle réfléchit promptement qu'il lui importait de ménager un homme auquel elle avait eu déjà plusieurs fois recours, auquel il lui faudrait sans doute recourir encore. Elle se composa une physionomie sérieuse et convaincue, et dit gravement, mais sans prendre le papier qui lui était tendu:

« Pardonnez-moi, mon bon Sturner, un moment d'irritation. Vous devez savoir que je ne suis pas bien portante; ma femme de chambre n'a sans doute pas manqué de vous l'apprendre. Tout autre que vous fût venu aujourd'hui pour me parler d'affaires, je ne l'eusse certainement pas reçu. Oui, oui, vous avez raison d'être fier de vous-même; vous êtes sans contredit, dans votre spécialité, un parfait honnête homme. Il serait à souhaiter que tous ceux qui tombent dans des embarras d'argent rencontrassent des capitalistes aussi obligeants, aussi positifs, aussi droits que vous. Vous ne tergiversez pas avec les gens; non! vous dites: Voici en deux mois l'opération: souscrivez-moi un billet de tant, à trois mois d'échéance; je vous compterais un quart de la somme, espèces, rien qu'espèces. C'est à prendre ou à laisser. Il est rare qu'on n'accepte pas comme un véritable service et avec reconnaissance vos généreuses conditions. Je vous le répète, mon digne maître, je me repens de ma maussade vivacité de tout à l'heure: c'était là, je le reconnais, un acte d'ingratitude.

— Je vous remercie, madame, dit avec un accent pénétré le vieillard, qui crut ou feignit de croire l'éloge de bon aloi. Une telle déclaration efface ce que votre premier accueil a pu avoir pour moi de désobligeant, même de cruel. Elle me rehausse encore à mes propres yeux; elle m'encourage à persévérer dans mes principes, qui, en matière de banque, sont les bons. Mais vous êtes souffrante, madame, je ne veux pas vous importuner plus longtemps. Soyez assez bonne pour me compter le montant du billet que voici, et croyez qu'à l'avenir comme par le passé ma bourse vous sera toujours ouverte avec empressement.

Ce disant, il se rapprocha d'Aurélie et lui tendait avec insistance l'engagement qu'elle avait souscrit. Elle le prit enfin, mais elle le posa sans le regarder sur une petite table en laque de Chine, placée près d'elle, et dit avec un ironique frémissement des lèvres:

« Excellent homme! vos procédés me touchent. Je me réjouis de voir que je puis compter sur vous. Aussi n'hésite-je pas à vous avouer qu'il m'est impossible de solder ce billet. Mon regret en est profond, croyez-moi, car vous êtes à coup sûr celui de mes créanciers envers qui j'aimerais à m'acquitter exactement. »

Sturner reprit brusquement le billet. Sa physionomie passa tout à coup de l'onction à la sécheresse. Il regarda sa débitrice de travers, lui déclarant net qu'il entendait être payé, et qu'il allait sur-le-champ lui envoyer une sommation. Il salua à peine et ouvrit la porte du boudoir.

« Halte! lui cria la jeune femme en partant d'un grand éclat de rire. Voilà donc comment vous vous intéressez à moi! Je trouve vos sentiments un peu bien durs, mon vieil ami, et, je vous l'avoue, j'aime encore mieux votre intérêt d'argent que votre intérêt de cœur. »

Cet accès de bonne humeur lit croire au vieillard qu'Aurélie n'avait voulu que se jouer un moment de lui, qu'elle était en mesure de s'acquitter. Il revint vers elle d'un air confus et lui présenta de nouveau le billet en s'excusant.

« Je suis si scrupuleux en affaires, dit-il, que j'ai peine à supporter sans irritation l'idée qu'une personne manque à un engagement. Que voulez-vous, madame, j'ai la maladie de l'honneur.

— Admirable maladie, dont vous ne guérissez jamais! répartit Aurélie en maîtrisant son fou rire.

— Jamais! » répéta le sentimental usurier d'un ton solennel.

Il dit alors qu'en paiement du billet il accepterait volontiers, sans distinction, de l'argent indigène ou de l'étranger au cours du jour. Ni le Mecklembourg-Schwébin ni le Mecklembourg-Strélitz ne frappent de monnaies d'or. Aurélie, toujours couchée sur l'ottomane, se redressa à demi, et, envisageant Sturner avec une amabilité souriante:

« Mon cher créancier, je n'ai pas cinquante rixdalers dans mon coffre-fort... »

L'usurier tenait de s'asseoir; il se releva subitement, comme s'il eût senti des pointes lui entrer dans les chairs.

« Mais attendez donc, impétueux vieillard! ma phrase n'est point achevée. Je n'ai pas, dis-je, cinquante rixda-

lers dans mon coffre-fort; mais dans un mois je serai la femme d'un vrai nabab, quoiqu'il n'ait pas l'avantage d'être un prince indien. »

Cette nouvelle parut vivement impressionner Wilfrid Sturner. Il reprit place sur le siège qu'il avait abandonné, et prêta une grande attention aux paroles de son interlocutrice.

« Connaissez-vous Hermann Wrangel? lui demanda-t-elle après quelques circonlocutions.

— Le fils de l'ancien armateur de Rostock, dont la famille possède une belle villa à Müritz même, au bord du lac des Cygnes; en un mot, votre cousin au quatrième ou cinquième degré, je crois?

— Lui-même!

— Alors je le connais... de vue seulement, car il n'a jamais eu recours à ma caisse. Il est vrai qu'il possède, depuis la mort de son père et de sa mère, plus d'un million de florins peut-être, ce qui met un jeune homme en position de se passer d'un pauvre diable comme moi. Eh! j'y songe, reprit-il, n'est-ce pas lui que j'ai rencontré tout à l'heure dans votre antichambre? Mais oui, je le reconnais de souvenir à présent... Oh! oh! belle dame, est-ce que... Par Vénus! vous pourriez vous flatter d'avoir là de magnifiques secondes noces!

ÉTIENNE ÉNAULT.

(La suite au prochain numéro.)

## LA FOIRE D'ALCALA

(ESPAGNE).

(Voir la gravure page 309.)

Alcala est une jolie petite ville située sur les bords du Linarès, entre Guadalajara et Madrid. C'est là qu'est né l'illustre auteur de *Don Quichotte*, et on montre encore aux étrangers les ruines de la maison où Cervantès reçut le jour.

Il se tient chaque année à Alcala une foire célèbre dans toute l'Espagne et qui offre cette particularité remarquable qu'elle est le rendez-vous général de tous les gitanos de l'Espagne. Ils y viennent du reste dans un but de trafic, et amènent avec eux des chevaux et des mules pour les vendre. On sait que les gitanos sont volontiers maquignons, et que dans ce métier nomade et aventureux si bien en harmonie avec leur nature vagabonde, ils ne rencontrent pas de rivaux.

Après les chevaux et les mules, les bœufs et les porcs abondent également à Alcala, et parmi les fruits et les légumes, les melons sont en quantité innombrable. On en voit de véritables montagnes et on se demande comment il est possible qu'une pareille quantité de melons puisse être mangée; il ne s'en perd néanmoins pas un, car les Espagnols, comme tous les peuples du Midi, sont très-friands de ce cucurbitacé.

La physionomie de la foire est des plus animées, la variété des vêtements des hommes, le pittoresque des costumes des femmes offrent un coup d'œil ravissant. Parmi les gitanos, il y en a de très-riches qui sont accompagnés de leurs femmes et de leurs filles, et il s'en trouve parmi elles de remarquablement jolies. Cette foire ne dure qu'un jour, aussi tout le monde s'empresse-t-il de faire ses affaires, et le lendemain la ville d'Alcala reprend sa tranquillité habituelle.

OLIVIER DE JALIN.

## CAUSERIE JUDICIAIRE

C'est toute une affaire d'État que de se procurer, par ce temps de vacances judiciaires, un avocat de renom; les sommités du barreau sont en chasse ou en voyage, et les plaideurs ou les prévenus désireux de leur confier le soin de leurs intérêts sont obligés d'attendre le bon plaisir des maîtres de la parole; voilà comment l'affaire du journal *l'Époque*, poursuivi pour diffamation envers les sergents de ville, n'a pas pu être jugée au jour indiqué, pour cause d'absence de M<sup>e</sup> Allou, bâtonnier de l'ordre et défenseur des prévenus.

Une lettre tombée du ciel et trouvée en la possession d'un voleur de parapluies traduit en police correctionnelle nous rappelle bien que nous devons nous reposer le dimanche, à son exemple; mais d'un jour à deux mois que durent les vacances, il y a loin. On me dira que le monde a été fait dans sept jours et que la proportion d'un à sept est à peu près la même que de soixante à trois cent soixante-cinq; mais il est bien probable que si Dieu ne crée plus rien, il a assez de quoi s'occuper à surveiller son œuvre et à faire sa correspondance, car la lettre dont j'ai parlé n'est pas la première que nous voyons tomber du ciel.

La voici:

« Lettre envoyée du ciel de la part de Dieu, écrite en lettres d'or. Elle a été trouvée un jour de bataille qui était dimanche.

« Elle a été expliquée par un enfant de dix ans qui était sourd-muet.

« Lenez, adorez Jésus-Christ au très-saint Sacrement de l'autel.

« A jamais, vive Marie! vive Joseph! »

Voici le contenu de cette lettre :

« Je vous avertis de sanctifier les dimanches en œuvres de piété, par l'usage des offices divins, en secourant les pauvres dans leurs nécessités, et d'autres bonnes œuvres selon votre état.

« J'ai travaillé six jours de la semaine et me suis reposé le septième, qui est celui du repos.

« Expliquez-le à vos enfants et à vos domestiques, et vous serez comblés de bénédictions.

« Autrement vous attirerez la peste et la famine qui surviennent pour marquer ma colère. Vous jeûnez tous les vendredis et direz cinq *Pater* et *Ave* à l'honneur de la mort et passion que j'ai souffertes pour vous.

« Je vous désigne dans les étoiles un grand tremblement de terre et d'autres fléaux.

« Pour vous garantir de ma colère, portez cette lettre sur vous en grande vénération et donnez-en copie à tous ceux qui vous la demanderont.

« Ceux qui la garderont sans la publier seront confondus devant moi, ou bien ceux qui en prendront copie seront bénis. Quand ils auraient commis autant de péchés qu'il y a d'étoiles, ils seront pardonnés moyennant une bonne confession et une grande douleur de leurs péchés.

« Bonheur à ceux qui prendront copie de cette lettre et la garderont en pratique, ils ne seront jamais touchés des choses annoncées.

« Lorsqu'une femme sera dans la douleur de l'enfantement, remettez-lui cette lettre, elle sera bientôt délivrée.

« Croyez à cette lettre envoyée du Très-Haut.

« Bénédiction, ainsi soit-il! »

Le prévenu a bien pris copie de cette lettre, mais il ne l'a pas « gardée en pratique », puisqu'il avait précisément choisi le dimanche comme jour de travail... dans les églises, travail consistant à voler aux fidèles leurs ombrelles et leurs parapluies; je ne sais pas s'il sera préservé des choses annoncées, je sais seulement que la citation en police correctionnelle ne figurant pas parmi ces choses, la lettre divine n'est pas en défaut; bien que le prévenu ait été condamné à un an de prison et qu'elle prédise : « Bonheur à ceux qui prendront copie de cette lettre. »

Après cela, notre homme trouvera peut-être le bonheur en prison; tout dépend de la manière de voir les choses; ainsi, pour un cocher qui comparait l'autre jour en police correctionnelle comme témoin, le bonheur était la vie intime avec une jeune grue du théâtre du Châtelet, mademoiselle Berdalle, qu'il avait conduite, un soir, dans sa voiture découverte, en compagnie d'une camarade de cette jeune personne.

Or, comme le disait si justement un confrère de notre Lovelace, dans le temps de la suppression des cabriolets : « Ce que le bourgeois aimait dans le cabriolet, c'était la conversation du cocher »; tel était aussi, paraît-il, l'avis de mademoiselle Berdalle, puisqu'elle se laissa charmer par les propos de l'automédon, et que, deux jours après, elle était en ménage avec lui.

Voilà pourtant les résultats de l'Exposition universelle pour les cochers; ils se mettent à entretenir des actrices. Je sais bien que l'entretien consistait, pour le protecteur de mademoiselle Berdalle, à laisser à cette jeune personne tout ce qu'elle gagnait pour sa toilette, et à subvenir au reste; mais enfin cela convenait à la belle; et puis, d'ailleurs, elle avait découvert au fond d'une malle le magot du cocher, et elle se disait qu'un jour ou l'autre elle mettrait la main dessus; ce jour-là se présenta au bout de six semaines, et elle disparut en emportant les deux cent cinquante francs d'économies, fruit de nos pourboires, plus des draps, des serviettes et un parapluie à épée, que son propriétaire fut menacé de se voir passer au travers du corps, quand il se présentera furieux et indigné dans le garni où s'était réfugiée l'actrice de ses rêves.

Il l'a fait condamner à quatre mois de prison; mais elle a bien vengé le bourgeois.

Comme lord Seymour entendait autrement les choses, lui! Il battait les femmes et adorait les chevaux. On se rappelle ce mot à l'une de ses maîtresses : « Mettez donc mes bottes à la porte, elles vous rendront un jour le même service. »

Il a été logique jusqu'au bout; dans son testament il a laissé à mademoiselle Sophie Cheneau une pension viagère de 10,600 francs, à la condition que cette demoiselle ne se marierait pas. Dans un second testament, il réduit la pension à 2,400 francs, en maintenant toujours la même condition; enfin, dans un codicille, il n'est plus question du tout de mademoiselle Sophie.

Quant aux chevaux de milord, par exemple, la rente qu'il leur laissait figurait invariablement dans tous les testaments, et elle devait être déduite du chiffre de sa fortune, qu'il a laissée aux hospices de Londres et à ceux de Paris.

Quelques difficultés se sont élevées au sujet du partage et ont donné lieu à un procès qui s'est terminé par un jugement ordonnant qu'il serait fait deux parts égales de la succession, l'une attribuée aux hospices de Paris, l'autre aux hospices de Londres.

Quant aux anciens héros du turf, comme ils sont tous morts aujourd'hui, la disposition les concernant a été bientôt réglée.

Je m'aperçois que je me suis amusé longtemps aux bagatelles de la porte, et je ne sais pas s'il va me rester la place suffisante pour un des procès les plus étranges qui se soient jugés depuis longtemps et que nous pourrions bien, un de ces jours, voir servir de sujet à un drame de boulevard.

Voici le fait : une femme Dufour, restée veuve avec quatre enfants, devient mère une cinquième fois; quelques mois après le décès de son mari. Elle s'effraye de cette nouvelle charge, et, dans un moment de découragement, elle envoie son dernier-né à l'hospice d'Agen, après lui avoir attaché au cou un morceau d'étoffe devant servir de signe de reconnaissance le jour où elle voudrait réclamer son enfant.

Quelques jours plus tard, la nature reprenant ses droits, la mère va redemander sa fille; on lui dit qu'elle est en nourrice à Seyches, chez une femme Gaillard.

Elle court à Seyches, se fait indiquer la femme Gaillard, la trouve allaitant une petite fille âgée de quelques jours, s'en déclare la mère, et pendant trois ans elle paye les mois de nourrice et subvient aux besoins de l'enfant qu'elle croyait être le sien.

Au bout de ces trois ans, la femme Dufour emmène sa fille, à laquelle elle donne place au foyer domestique au milieu de ses autres enfants.

Vingt ans plus tard, la jeune fille est demandée en mariage. Il lui faut alors un acte de naissance; l'extractif délivré constate qu'elle est née le 11 octobre 1843 de parents inconnus et qu'elle a reçu les noms de Denise Achet.

Louise Dufour ne veut pas accepter cette naissance irrégulière. Une enquête judiciaire est faite, et se termine par un jugement qui la déclare fille légitime des époux Dufour, et ordonne la rectification en ce sens du registre de l'état civil.

Tout semblait donc arrangé, quand un jour, alors que Louise Dufour était mariée et près d'être mère, une pauvre fille, domestique à Agen, vient déclarer que l'enfant inscrit le 11 octobre 1843 sous les noms de Denise Achet n'est autre qu'elle-même; que dès lors c'est elle qu'il y a lieu de déclarer fille des époux Dufour.

Qu'on juge de l'émoi dans lequel une pareille prétention jeta toute la famille. La justice examine, compulse tous les registres de l'hospice d'Agen, et arrive à découvrir que deux petites filles, déposées le même jour à cet hospice, avaient été envoyées en nourrice dans la même commune (à Seyches), à deux femmes portant l'une et l'autre le nom de Gaillard!

La pauvre mère s'était trompée de nourrice.

C'était donc à tort que Louise avait été déclarée fille légitime des époux Dufour; elle était en réalité orpheline, née de parents inconnus, et la vraie fille de la femme Dufour était bien la pauvre servante d'Agen qu'elle n'avait jamais vue.

La mère, qui pendant plus de vingt ans a donné tous ses soins et toute sa tendresse à une étrangère, a repoussé, cela se comprend, celle qu'elle refuse de croire sa fille, et bien qu'une décision souveraine soit intervenue à la cour d'Agen, la malheureuse femme continue à repousser l'enfant que la justice lui désigne comme étant le sien.

Telle est, rapidement analysée, cette affaire peut-être sans précédent.

Et maintenant terminons par cette réflexion d'une brave portière qui a porté une plainte en voies de fait contre un locataire.

« Si on ne m'avait pas arrachée des mains de mon bourreau, disait-elle au tribunal, ce serait peut-être un cadavre qui vous parlerait dans ce moment-ci. »

Toujours des exagérations!

JULES MOINAUX.

CORRESPONDANCE.

TROISIÈME AVIS.

Les personnes qui n'ont pas reçu les dessins d'armes sont priées de réclamer par écrit à M. H. de Hem, à la rédaction.

EXPOSITION UNIVERSELLE.

SAXE. — MANUFACTURE ROYALE.

(Voir la gravure page 312.)

Voici nos dernières visites à l'Exposition. Pénétrons dans l'industrie privilégiée. — L'exposition de la manufacture royale de Saxe est assurément fort intéressante; là se trouvent tous les échantillons modernes qu'ont donnés les moules anciens conservés. Mais quelle différence pour l'amateur! Ce n'est plus que l'ombre de ces gracieuses statuettes qui ornaient chez nos grand-mères le *bonheur du jour* et la toilette drapée de mousseline! Ce n'est plus qu'un pastiche affaibli de ces vases charmants, de ces tasses délicates dont se servaient nos grands parents; les formes sont empâtées et les couleurs criardes en comparaison du *vieux Saxe*, qui restera toujours inimitable à nos procédés hâtifs.

L'ALMANACH  
du Petit Journal et du Journal illustré  
POUR 1868  
VA PARAITRE

C'est un Album de dessins remarquables en même temps qu'un conseiller domestique intéressant

En effet, on y trouve des recettes de cuisine et d'hygiène, des contes et des romans,

des remèdes pour les bobos, et des anecdotes curieuses

Le tout accompagné de grands dessins admirablement gravés

Texte par les rédacteurs du *Petit Journal* et du *Journal illustré*

Un bel in-4°. — Prix : 50 centimes

La Collection des 4 Almanachs (1865, 1866, 1867, 1868) formant 4 Albums amusants et instructifs

Francs : 1 FRANC en timbres-poste

Rue Richelieu, 112, et rue Garancière, 8

ÉNIGME.

Lorsque mes pieds sont pris dans leur sens ordinaire, Sur divers points du globe on peut me diriger. Mais si ces mêmes pieds sont sous devant derrière, De la place où je suis je ne peux pas bouger.

Par M. JAZACH-BOUX aîné, à Angoulême.

REBUS.



Le mot du dernier logographe est TAUREAU

(animal domestique),

et, sans le cou, la tête et les deux derniers pieds, URE, espèce de taureau sauvage, autrement appelé AUBOCHS.

Supplément à la liste des devineurs du N° 187.

Ont deviné la charade et le rebus :

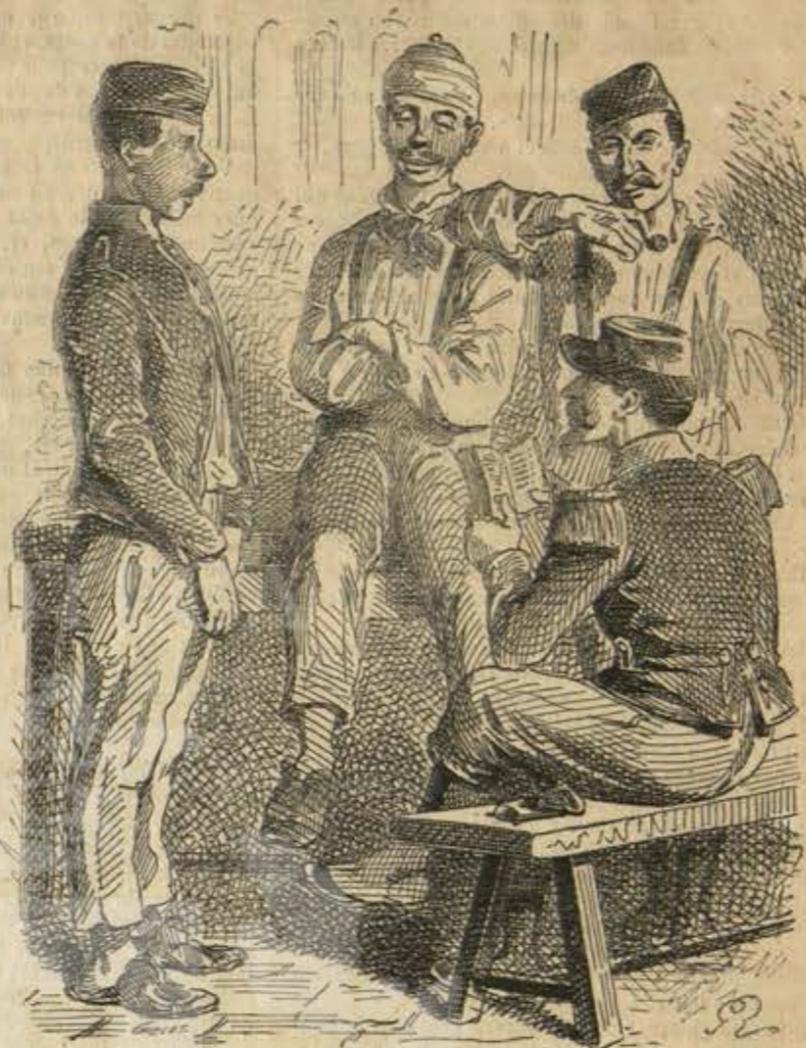
M. Jacquemin Males, à Bazannes. — Le pêcheur à la ligne de Saint-Denis. — La Carole littéraire de Crouy-sur-Ourcq. — M. Ed. L., à Paris. — M<sup>me</sup> C. B., à Bayonne. — M. S. M., à Versailles. — M<sup>me</sup> Josephine Cochin, idem. — MM. Hem-Hil-Kost, à Limoges. — A. Petit, à Gruzeth.

(La suite au prochain numéro.)



CROQUIS MILITAIRES, PAR RANDON.

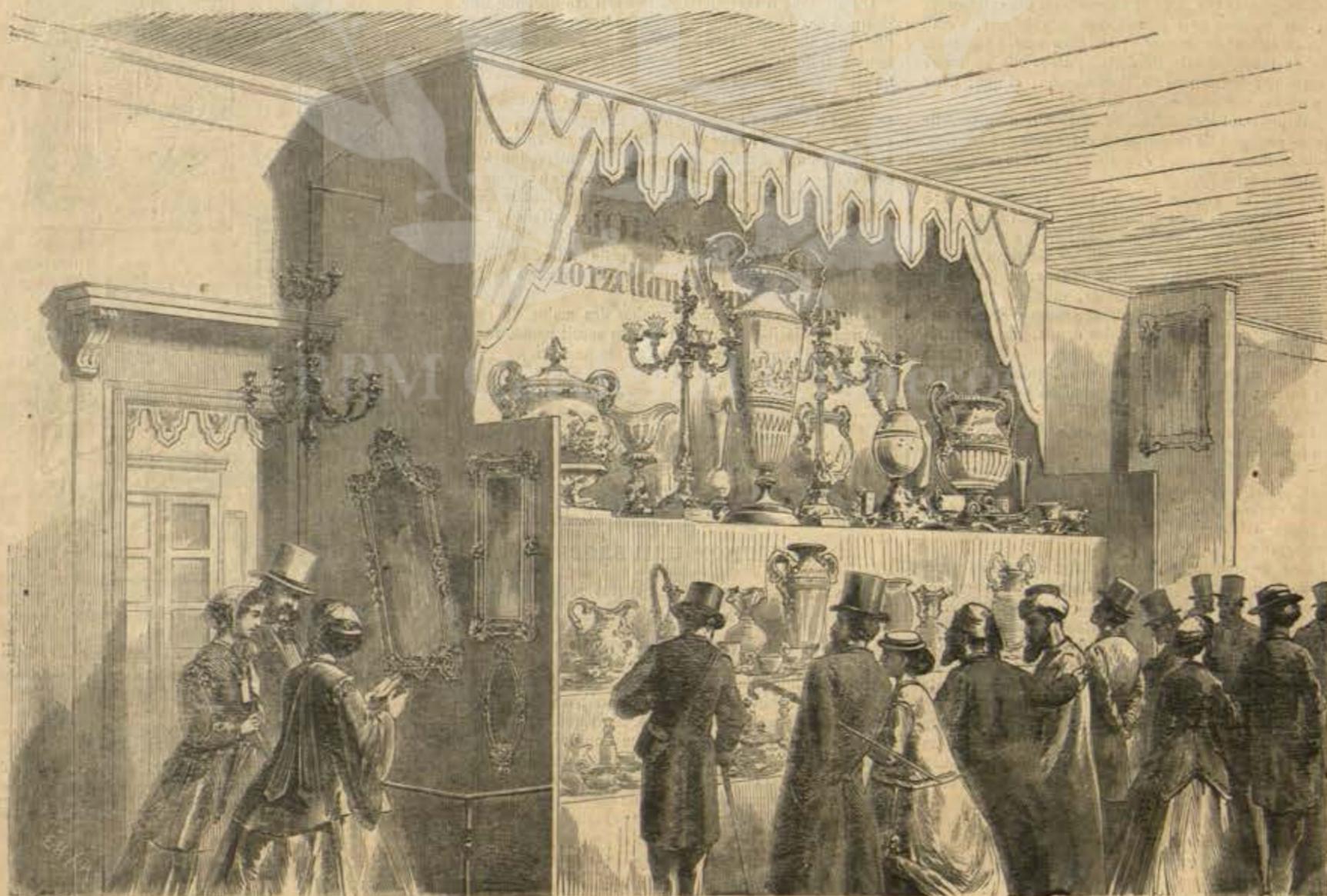
— Peut-être me permettrez-vous, mon maréchal des logis, de vous offrir la consommation?...  
 — Comment donc, caporal, que je vous y autorise subséquemment.



LA LITTÉRATURE A LA CASERNE.

Et ces héros, en mordant la poussière,  
 Montraient leur face à l'ennemi.

— Par exemple, sergent, voilà qui est un peu fort ! à supposer qu'un troupière s'amuse à becqueter de la poussière, je vous demande s'il lui est possible en même temps de faire face à l'ennemi.  
 — Simple que vous êtes ! vous ne comprenez donc pas que c'est une manière de dire que pour un Français il n'y a rien d'impossible !



EXPOSITION UNIVERSELLE. — SAXE. — PORCELAINES DE LA MANUFACTURE ROYALE. (Voir page 311.)